

La vie en chute libre

Chaque année, près de 1500 personnes se donnent la mort en Suisse. Avec les accidents de la route, le suicide est même la principale cause de mortalité chez les 16-24 ans. La psychologue Maja Perret-Catipovic brise le tabou.

JEAN PINESI

Oui, ils sont jeunes et pourtant ils veulent mourir. A une étape de leur existence où la vie devrait les happer, ils décident d'en finir. Mais décident-ils vraiment? «Cela supposerait qu'ils soient en pleine possession de leurs moyens au moment où ils passent à l'acte, observe la psychologue Maja Perret-Catipovic. Or, d'après mon expérience, quand un jeune commet une tentative de suicide, il n'est plus «aux commandes de son bateau», mais se trouve dans une espèce de tempête émotionnelle, complètement déconnecté de sa capacité de raisonnement logique.» Responsable du Centre d'étude et de prévention du suicide des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), une structure entièrement financée par la Fondation Chil-

dren Action, Maja Perret-Catipovic veut briser un tabou. «Il faut en parler!», lance-t-elle dans le livre qu'elle vient de consacrer à ce fléau (*Le suicide des jeunes*, Ed. Saint-Augustin).

Il faut dire que notre pays paie un lourd tribut au suicide. En 2000, 1378 personnes s'étaient volontairement donné la mort, dont 99 étaient des jeunes entre 15 et 24 ans. Cela en fait 36 de moins qu'en 1998, mais la Suisse reste dans le peloton de tête, après la Finlande et la Nouvelle-Zélande, des pays où les jeunes se tuent le plus. Selon les statistiques de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), entre 0,2 et 0,3% des jeunes entre 15 et 24 ans font une tentative de suicide dans l'année. Mais des enquêtes menées par sondage auprès des jeunes font grimper ces proportions à 3, voire 4%. Des

Suite à la page 31

ADRESSÉS UTILES

Suicide des jeunes: où et comment s'informer?

Toute personne (parents, amis, enseignants, médecins, ecclésiastiques, entraîneurs de club, etc.), même domiciliée hors du canton de Genève, soupçonnant qu'un(e) adolescent(e) ou un(e) jeune de son entourage traverse une crise suicidaire peut appeler 7 jours sur 7 et 24 h sur 24 le numéro (022) 382

42 42. Le Centre d'étude et de prévention du suicide offre la particularité de pouvoir être sollicité même en l'absence de l'adolescent(e) suicidaire. Autres possibilités:

- 143 (La Main Tendue).
- 147 (SOS Enfants).

www.hug-ge.ch/adolescents
www.ciao.ch

PHOTO PRISMA

Suite de la page 29

différences qui tiennent à une question d'interprétation de la notion de «tentative de suicide»? Peut-être. Reste, comme le relève Maja Perret-Catipovic dans son livre, qu'un grand nombre de jeunes commettent une tentative de suicide discrètement, chez eux, et ne se rendent pas dans un centre de soins. «Ou, s'ils s'y rendent, ils parviennent à dissimuler le fait qu'ils s'agit de dommages auto-infligés», ajoute la psychologue.

Depuis pas mal de temps, Maja Perret-Catipovic propose d'abandonner cette notion de «tentative de suicide» par celle, plus vaste selon elle, de «mise en danger de soi». «Un



PHOTO PRISMA

Les jeunes suicidaires ne sont pas toujours conscients que la mort est sans retour.

més. Le jeune ne sera sans doute pas d'accord sur le fait qu'il vient de commettre une tentative de suicide, mais c'est une façon de se mettre en danger.»

Ouvert fin octobre 1996, le Centre d'étude et de prévention du suicide a été sollicité à 522 reprises durant la période qui va d'octobre 2002 à septembre 2003. Près de la moitié des appels provenaient de l'entourage proche du jeune présentant un risque suicidaire et 31% de professionnels (médecins, psychologues,

assistants sociaux). Moins d'un quart des appels étaient directement le fait de jeunes en situation de crise. Ce qui prouve la difficulté pour ces derniers d'exprimer leur détresse psychologique. Et particulièrement pour les garçons.

«**Les filles** suicidaires acceptent plus facilement une aide, constate Maja Perret-Catipovic. Dans les centres de soins ainsi qu'aux urgences, sur dix cas, on dénombre en moyenne huit filles pour deux garçons.»

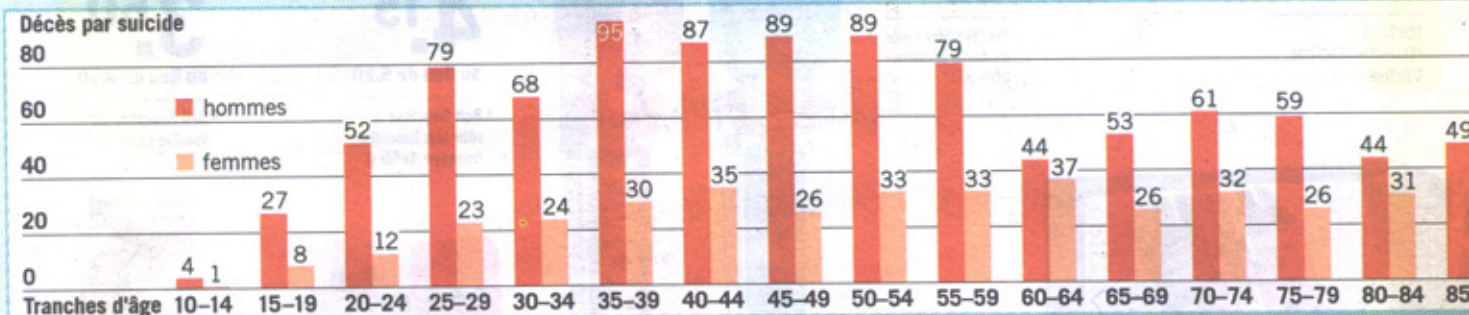
Face à un jeune qui s'enferme dans le silence, qui perd goût à ce qui le faisait vivre, quelle attitude adopter sans aggraver la situation? «Il faut ouvrir le dialogue. Je suis frappée de voir à quel point les gens n'osent pas parler. Les parents, notamment, doivent se montrer capables de faire part de leurs soucis le concernant à leur enfant. Sans attendre que celui-ci vienne vers eux, conseille Maja Perret-Catipovic. Il faut faire le premier pas sans se montrer accusateur.»

Suite à la page 33

«A l'écoute de ce qu'ils disent»

jeune qui, en patins à roulettes, s'accroche à l'arrière d'un tram à une conduite suicidaire, estime-t-elle, de même ceux qui traversent de grands carrefours les yeux fer-

Le suicide des jeunes en 2000, en Suisse: par tranches d'âge et par sexe



Il y a plus de morts par suicide chez les garçons de 15-24 ans (en rouge) que chez les filles du même âge (en rose). Même si les dernières font plus de tentatives. Les jeunes filles utilisent plus souvent des moyens qui laissent à un tiers le temps d'intervenir.

«Certains refusent toute aide»

Avant de passer à l'acte, l'adolescent suicidaire envoie généralement des signaux autour de lui. Explications.

PROPOS RECUEILLIS
PAR JEAN PINESI

COOPÉRATION. Pourquoi des jeunes en arrivent-ils à vouloir mettre fin à leurs jours?

MAJA PERRET-CATIPOVIC. Nous avons identifié un certain nombre de facteurs de risques, mais les causes du suicide des jeunes nous sont inconnues. Nous distinguons aussi les facteurs prédisposants (expériences vécues dans l'enfance, type de famille dans laquelle on a été élevé, maladies psychiques dans la famille ou chez le patient, etc.) des facteurs déclenchants, c'est-à-dire la goutte qui fait déborder le vase. Il est très important

«Oui, il existe aussi des pays où les jeunes se suicident peu.»

de ne pas prendre les facteurs déclenchants – la goutte – pour une cause – le vase et son contenu.

Quels sont les principaux facteurs de risques?

Le principal facteur de risques identifié à l'heure actuelle est la dépression. Chez un jeune, elle augmente de vingt fois le risque de faire une tentative de suicide. Et la dé-

pression ne se décèle pas facilement chez l'adolescent. Le fait d'être déjà passé à l'acte multiplie également par vingt les risques de mourir par suicide.

Avant de passer à l'acte, les adolescents envoient-ils des signaux?

Le plus clair et le plus fréquent est quand le jeune en parle. Les recherches montrent que les adolescents qui ont passé à l'acte en ont parlé autour d'eux. Une vieille idée reçue veut que ceux qui en parlent ne passent pas à l'acte. C'est une idée fausse! Mais nous devons encore essayer de comprendre pourquoi certains refusent toute aide.

Mais certains jeunes ne montrent aucun signe extérieur de leur détresse...

Il y a effectivement ceux qui n'en parlent pas. Mais à qui n'en parlent-ils pas?

C'est dans un souci de les protéger que l'adolescent ne dira rien à ses parents. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'en parlera pas à ses copains, qu'il ne parlera pas de sa fascination pour la mort dans un travail de français ou de philo. Ce sont aussi des messages à décoder. C'est là que nous intervenons.

Un enseignant peut nous contacter à tout moment, même anonymement, pour obtenir des conseils. Autour de l'adolescent, nous avons tous intérêt à fonctionner en réseau.

La Suisse figure dans le peloton de tête des pays où les jeunes se suicident le plus. Pourquoi?

On peut se demander pourquoi la Suisse est un pays où les jeunes se suicident beaucoup, mais il est tout aussi pertinent de se demander pourquoi il existe des pays où ils se suicident peu? Cela tient

probablement à la culture dans laquelle nous baignons, mais on saisit mal les éléments précis de cette culture.

Je crois qu'il est très important de comprendre ce qui, dans certains environnements, protège les jeunes du suicide.

Jean Pinesi



Maja Perret-Catipovic: «Il ne faut jamais banaliser les propos d'un jeune.»

PHOTO BRUNO KELLENBERGER

PORTRAIT EXPRESS

Née à Split (Croatie) le 21 octobre 1961, Maja Perret-Catipovic a vécu quelques années de son enfance en Ethiopie, où ses parents, médecins, travaillaient pour l'OMS. En Suisse, elle passe son bac et effectue ses études

de psychologie. S'adressant au grand public, son livre (*Le suicide des jeunes*, Ed. Saint-Augustin) revêt la forme d'entretiens avec le journaliste Michel Bavarel. *psi*

